et de la colère ressenties à l'annonce inattendue du départ en retraite du célèbre philologue. L'auteure expose le contexte historique de cette lettre, avant de l'analyser et d'en procurer en appendice le texte latin.

La dernière partie regroupe des contributions consacrées au « modèle biblique » et à ses exégèses, en particulier dans l'œuvre de Jérôme. Après Régis Courtray, qui étudie les figures bibliques de la chasteté chez les Pères latins, Michel Cozic s'intéresse à la défense vigoureuse de la vie ascétique dans le *Contre Vigilance*, Benoît Mounier à la condamnation des femmes légères et des mœurs délétères dans le *Commentaire sur Osée*, tandis que Delphine Viellard traque la présence du poète Térence dans les prologues de Jérôme. On rencontre ensuite un texte posthume d'Yves-Marie Duval sur la *Vita Martini* de Sulpice Sévère, et Benoît Gain propose des documents inédits sur l'édition d'Eusèbe et de Rufin par les mauristes (v. 1720). Le XIX^e^ siècle est représenté par un manuscrit inédit contenant une vie arabe de sainte Barbe (Marlène Kanaan), et ces *Mélanges*, qui forment un beau florilège, un riche bouquet de *bunte Blätter,* s'achèvent, au XX^e^ siècle, par une étude de Rémy Poignault sur l'œuvre théâtrale du Hongrois Miklós Hubay consacrée à Néron (1977), ici le sixième des huit tableaux, intitulé « La naissance de l'Antéchrist », qui met en scène et en dialogue Néron, saint Paul et saint Pierre.

Gérard Nauroy.

## Mélanges et Recueils divers

Bruno Luiselli, *Romanobarbarica. Scritti scelti*. A cura di Antonella Bruzzone e Maria Luisa Fele (mediEVI, 12) : Florence, SISMEL-Edizioni del Galluzzo, 2017, XX et 666 pages.

Bruno Luiselli, professeur émérite de littérature latine à l'université La Sapienza de Rome, fait partie des pionniers qui ont contribué à réhabiliter les barbares dans l'Antiquité tardive, notamment en étudiant les liens culturels qu'ils ont entretenus avec les Romains. Plusieurs de ses livres font référence, notamment sa *Storia culturale dei rapporti tra mondo romano e mondo germanico*, Roma, 1992, et *La formazione della cultura europea occidentale*, Rome, 2003. Il est aussi le fondateur, avec Manlio Simonetti, de la revue *Romanobarbarica*, dont le sous-titre est tout un programme : « Contributi allo studio dei rapporti culturali tra mondo latino e mondo barbarico ». L'ouvrage qui est ici recensé reprend donc le titre de cette revue et il consiste en un recueil de vingt-sept articles de ce grand chercheur, suivi d'un long index (66 pages) des noms et des « choses notables ».

L'intérêt majeur du livre est donc de réunir, autour d'un même thème, des travaux dispersés, publiés entre 1972 et 2014, dans des revues et des ouvrages très variés. C'est d'autant plus utile que certains de ces ouvrages sont absents des bibliothèques universitaires françaises, comme les *Acta selecta Octavi Conventus Academiae Latinitati Fovendae*, éd. I. Ijsewijn et Th. Sacré, Rome, 1995 (article n° 5), et *Europa, sé tú misma. Actas del VI Congreso Católicos y vida pública*, Madrid, 2005 (n° 9), et que d'autres sont à peine plus diffusés dans notre pays, comme *I Venerdì delle Accademie Napoletane nell'Anno accademico 2005-2006*, éd. A. Garzya *et al.*, Naples, 2006 (n° 16) ou les *Saggi di Storia del pensiero scientifico dedicati a Valerio Tonini*, éd. V. Cappelletti *et al.*, Rome, 1983 (n° 23).

Comme le précise B. Luiselli dans sa préface (p. viii), il ne s'agit pas d'une simple réimpression ; certains articles ont été sensiblement corrigés, et on doit donc y voir une « seconde édition ». Cette indication est très importante, mais elle suscite aussi une petite insatisfaction : on aurait aimé connaître, éventuellement sous la forme d'une postface, quelles ont été les principales modifications, car c'est ainsi qu'on perçoit le travail du chercheur et l'évolution de sa pensée.

B. Luiselli nous informe aussi que c'est lui qui a choisi les articles qu'il souhaitait voir republiés. Les éditrices, A. Bruzzone et M.L. Fele, ont donc eu l'idée d'ajouter, à la suite de la table des matières, une liste d'« autres contributions de l'auteur sur les thématiques romano-barbares » (p. xviii-xix). C'est une excellente initiative, mais cette liste est manifestement incomplète : il y manque plusieurs articles, comme « L'idea romana dei barbari nell'età delle grandi invasioni germaniche », *Romanobarbarica* 8, 1984-85, p. 33-61 (seulement cité dans une note : p. 103, n. 6) ou encore « Beda e l'inno di Caedmon », *Studi Medievali* 14, 1973, p. 1013-1036. Plutôt que de proposer une liste additionnelle « thématique », incomplète de surcroît, il aurait été plus utile de donner la liste complète des travaux de B. Luiselli, y compris de ceux qui ne portent pas spécifiquement sur les relations entre Romains et barbares. Par exemple, il n'est pas inintéressant de savoir que son premier article portait sur la poésie tardo-antique (« Metrica della tarda latinità : I salmi di Agostino e Fulgenzio e la versificazione trocaica », *Quaderni Urbinati di cultura classica* 1, 1966, p. 29-91) et qu'il a encore publié sur le même sujet vingt ans plus tard (« Forme versificatorie e destinazione popolare in Ilario, Ambrogio e Agostino », *Helikon* 22-27, 1982-1987, p. 61-74, article mentionné p. 60, n. 3 et p. 160, n. 10). On peut aussi mentionner son étude sur « Il *De aleatoribus* pseudocipriano » *Augustinianum* 47, 2007, p. 259-281, un peu éloignée de ses thématiques habituelles, qui témoigne d'une grande précision philologique.

Finalement, ces quelques remarques constituent donc un hommage supplémentaire à ce grand savant. Elles confirment ce que la lecture des vingt-sept articles montre suffisamment : les intérêts de B. Luiselli sont multiples, et un de ses grands mérites est de ne pas séparer philologie et histoire culturelle.

Jacques Elfassi.

Michel Briand, Sandrine Dubel et Ariane Eissen (dir.), *Rire et dialogue* (La Licorne, 126) : Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, 206 pages.

L'ouvrage ici recensé est le fruit d'un colloque international qui s'est tenu à l'université de Poitiers en novembre 2014. À l'élégante couverture ornée d'un malicieux *Démocrite rieur* succèdent un avant-propos et douze contributions, toutes écrites en français.

L'avant-propos présente les articles qui composent ce volume en insistant sur les mécanismes de surgissement du rire : le décalage, le paradoxe, l'articulation avec les normes sociales régissant tout dialogue et la dimension critique (de la censure, de la philosophie, du langage même). – G. Col (« Dialogue, rire, cognition : quelques pistes ») propose une réflexion linguistique générale à partir des notions d'« espaces mentaux » et de « cadres organisationnels ». Ce système permet à l'auteur de faire ressortir l'humour à l'œuvre dans un dialogue de théâtre ou un aphorisme, mais aussi de souligner tout l'à propos de J. Chirac rétorquant au « Connard ! » lancé par un passant agressif : « Enchanté ! Moi c'est Jacques Chirac ! » (p. 26-29 ; une erreur porte soit sur la date de l'anecdote, soit sur la fonction de J. Chirac, qui à l'été de 1988 n'est pas encore président et n'est plus premier ministre). – Chr. Kossaifi

(« Rire et dialogue en miroir : l'exemple des *Idylles VII* et *I* de Théocrite ») s'interroge d'abord sur le sourire de Lycidas (*Id. VII*) : accompagne-t-il un simple adoubement poétique du jeune Simichidas ? En réalité, il a des résonances plus profondes qui évoquent Dionysos, Pan, voire Socrate. Simichidas répond avec tout autant de finesse, jusqu'au sourire de Déméter qui clôt le poème. Dans l'*Idylle I*, Aphrodite a devant Daphnis un rire qui a plongé les savants dans la perplexité : l'auteur de l'article l'explique en explorant la piste métapoétique. – Selon A.-M. Favreau-Linder (« "Ici tu pourras rire sans fin…" : Lucien et le rire des morts »), dans les *Dialogues des morts* de Lucien, la mort elle-même occupe une place de premier plan, contrairement à ce qui se passera chez Fontenelle ou Fénelon. Être réduit à l'état de cadavre n'y empêche pas de rire : ce sont les cyniques surtout qui s'adonnent à cette pratique, bravant une nouvelle fois les convenances et flétrissant diverses impostures. Les habitants des Enfers subissent une dégradation comique. Le rire revêt en outre une fonction de *memento mori*, à l'instar de certains objets utilisés dans des banquets au début de l'Empire, et peut même sembler ambigu. Diogène, venu rire des nouveaux trépassés rechignant à rejoindre le royaume des morts, est ainsi déconcerté par la réponse d'un vieillard qui, quoique pauvre et boiteux, avait su se ménager un bonheur simple sur terre. Le rire des cyniques ne trouble pas la résignation qui doit être le lot des morts mais traduit un détachement salutaire à l'égard de la condition qui nous attend tous. – M. Briand (« "Tel un hippocentaure…" Méta-dialogue et satire dans *La Double Accusation ou les tribunaux* de Lucien ») s'attache, à partir d'un traité précis, à dégager quelques caractéristiques du dialogue lucianesque, comme l'hybridité générique (le dialogue « pur » étant par trop sérieux, il était nécessaire de le mêler de comédie) ou la fiction para-mythologique (plusieurs figures sont mises au service de la raillerie des philosophes, cyniques exceptés). – Les autres études concernent plutôt la fortune de Lucien : J. Lecointe (« "L'homme est le propre du rire". Le dialogue lucianique au prisme de l'humanisme renaissant ») reconstitue d'abord quelques traits de la poétique érasmienne d'après les épîtres dédicatoires que l'humaniste place en tête de certains opuscules de Lucien traduits par lui en 1506 : le *gelospoudaion*, la convenance (*decorum*) des personnages et l'*evidentia*. Il examine ensuite des exemples du procédé lucianesque ici baptisé « réplique *para tên doxan* », où le mot *doxa* est compris dans ses deux sens d'« opinion commune » et d'« attente », chez le Samosatais puis chez Érasme, Louise Labé – ou ceux qui écrivirent sous ce nom – et Bonaventure des Périers. – B. Renner (« "Vous jà ne m'en ferez rire" : rire, ironie et dialogue de Lucien à Rabelais et Béroalde de Verville ») retrace l'évolution de l'*admiratio* (« l'étonnement ») et du rire satirique de Lucien à Rabelais à travers plusieurs épisodes du premier repris par le second, qui en modifie la signification en la rendant souvent plus complexe, voire inquiétante ; cela serait à mettre en lien avec les périls du temps. Une page grivoise de Béroalde de Verville est évoquée en conclusion. – D. Bertrand (« Rire avec les morts : un dialogue auctorial de Voltaire avec Lucien ») se penche sur la *Conversation de Lucien avec Érasme et Rabelais aux Enfers* de Voltaire. Ce dernier abandonne la dimension cynique la plus corrosive pour conférer à la conversation une allure urbaine entre trois interlocuteurs au fond d'accord sur tout, mais la facétie ne se réduit pas à du badinage : l'intolérance religieuse est éreintée. En se cachant derrière trois personnages, Voltaire se livre à un jeu sur la réalité de l'instance auctoriale, notamment destiné à désarmer la censure, qu'on observe à la même époque dans ses dénégations de la paternité du *Dictionnaire philosophique*. – A. Eissen (« Rire d'un dialogue impossible avec Giorgio Manganelli ») revient sur une émission de la RAI qui proposait des « entretiens impossibles » avec de grands hommes du passé : ici, le fabuliste Phèdre, campé comme un misanthrope. Le journaliste et le poète finissent d'ailleurs par se rejoindre dans un rire assez inquiétant, aux accents nihilistes. – P. Gauthier

(« Rire dans les dialogues de romans comiques ») traite des sociolectes, des accents étrangers, du galimatias dans des dialogues romanesques du XVII^e siècle : le lecteur rit souvent des personnages et de leurs insuffisances au côté du narrateur, mais il y a place aussi pour un échange spirituel contre lequel le narrateur n'exerce point son ironie. – Fr. Le Borgne (« De la scène comique au dialogue philosophique : la question du rire dans *Le Neveu de Rameau* ») montre comment *Le Neveu de Rameau*, écrit en réaction aux attaques dirigées contre les philosophes des Lumières par Palissot, dépasse la satire et invite à réfléchir sur l'immoralité du rire. Le dialogue, par les répliques de *Moi*, circonscrit le pouvoir d'une arme parfois mise par *Lui* au service de l'odieux tout en écartant l'ennui qu'engendrerait une froide apologie de la vertu et de la raison ; mais au fond, la position même de *Moi* est mise à mal de façon décapante. Diderot, qui ne mentionne jamais cette œuvre non publiée de son vivant, compte peut-être sur la postérité pour faire justice des saillies jubilatoires de *Lui*, lequel revendique de vivre dans l'immédiateté. – J. Chiron (« Du rire de consensus à l'éloge de la gaieté dans les dialogues éducatifs des Lumières ») observe que le rire n'est généralement pas le bienvenu dans les traités pédagogiques du XVIII^e siècle, mais que ceux-ci ne peuvent occulter un état de fait : les enfants rient beaucoup. De la sorte, si de nombreuses mises en scène tournent à la honte voire à l'humiliation du petit ricaneur mû par la méchanceté, le rire naïf se révèle aussi un moyen de dynamiser des échanges qui seraient sinon mornes et plats et de faciliter l'apprentissage. Louise d'Épinay met même en valeur Émilie, une enfant qui saute et rit sans cesse, tant l'idée d'énergie est importante à ses yeux pour emporter l'adhésion du lecteur par des situations fortes et vives. – En guise de conclusion, B. Faivre (« Le dialogue à une voix ») envisage avec brio les conventions du monologue et de l'aparté au théâtre, ainsi que la question de l'adresse au public, à travers les âges.

Nous ne sommes pas qualifié pour juger de la valeur de chacune de ces contributions qui touchent à des époques très diverses, mais nous pouvons du moins affirmer qu'elles se lisent toutes avec un grand intérêt malgré quelques passages jargonnants – mais ce sont là des exceptions. Leur concision, leur élégance, leur allant même traduisent un louable respect du lecteur dont l'intérêt demeure ainsi éveillé. Les contributeurs veillent à renvoyer aux autres articles du volume : s'agissant d'un recueil consacré au dialogue, c'était bien le moins qu'on puisse attendre, mais il convient de saluer ce trait qui ne caractérise pas tous les ouvrages collectifs – il s'en faut même de beaucoup – et en remercier auteurs et éditeurs.

Les coquilles sont rares (par ex. lire p. 55 : μνημονεύοντες en un seul mot ; p. 71, n. 20 et 21 : « Mün**chen** » ; p. 115 : « distin**gu**os » ; p. 145 : « Ancien**s** amants » ; p. 170 : « apparaî**t** ») ; à la n. 19 de la p. 70, il semble y avoir un « spéculaire » de trop.

Guillaume Flamerie de Lachapelle.

## Bande dessinée

Pierre-Yves Roubert et Bruno Bouteville, *Perpétue et Félicité* : Vierzon, Libre Label, 2016, 27 pages.

Il n'est pas d'usage, dans la *REL* de présenter des bandes dessinées ; aussi cette exception doit-elle être justifiée. Son utilité s'explique : par cette présentation, nous pensons aux enfants et aux petits-enfants de nos collègues, qui trouveront dans cet